

'C'est pas grave'

La fenêtre s'ouvrit une nouvelle fois en un fracas désagréable laissant au vent et au froid le loisir de faire leur nid dans tous les recoins de la salle. Mes pieds raclaient le parquet usé pour tenter de fermer cette ouverture une bonne fois pour toute. Je m'installais confortablement sur ma chaise et redirigeais mes yeux brillants sur la notification affichée à l'écran.

« Vous avez un nouvel email de *émilia.agence.lambert@gmail.com* »

Deux possibilités s'ouvraient à moi désormais ; ouvrir le message et *enfin* comprendre ou l'ignorer et reprendre le train-train de ma vie quotidienne. Je dois dire que la deuxième option était si tentante, si séduisante que ma souris a fait plusieurs détours dessus. J'abaissai mes épaules dans un mouvement circulaire pour tenter de dissiper la tension qui s'y était loti. Je passais un main sur mes tempes et rebasculait ma concentration sur la lumière en face de moi. Trois mois que j'attendais cette réponse et maintenant que je la détenais, il me semblait absurde que j'ai voulu son existence. C'est assez comique, je possédais ce que je recherchais, ce qui me gardais éveillé ces derniers temps mais pas une once de moi ne le voulait. Je voulais le rejeter. Jeter tout ce qui me passait par la main. L'envoyer balader par la fenêtre pour que ça ne puisse plus m'atteindre. C'était idiot ; je savais très bien que rien de cela ne résoudre cette boule se formant en moi mais s'il y avait juste une possibilité d'éviter la douleur, je me jetterais dessus.

Ma respiration commençait à se faire haletante, oppressée. Ma poitrine se soulevait péniblement et redescendait dans un effort pareil. Je fermais les yeux et lançais un juron qui ne dépassa jamais la barrière de mes lèvres. Celles-ci tremblaient trop pour me permettre de sortir le moindre son. Mes mains tremblaient comme une machine défaillante et lâchèrent la souris de l'ordinateur d'un coup sec. Je ne pouvais plus rester devant cet écran. Il me fallait m'en éloigner. Peut-être que si je me trouvais assez loin de lui, il ne pourrait plus m'atteindre. Plus me faire de mal. Plus me faire peur. J'en doutais en réalité mais je devais essayer ; respirer devenait la tâche la plus compliqué que mon corps devait effectuer actuellement. Je posais mes palmes à plat sur le bureau, m'accrochant comme si c'était mon ancre et appuyais l'entièreté de mon poids pour m'élever. Tenter en tous cas. Car le moment où je me trouvais droite sur mes pieds, verrouillant mes genoux, ils se dérobaient sous la pression et mes mains glissèrent contre le bois lisse. Je perdais ma balance et tentais une dernière fois de me rattraper au coin de la table mais je ne réussis à rien d'autre que de faire tomber ma tasse de thé dans un fracas assourdissant.

Le bruit. Trop de bruit. Bien trop de bruit. Il m'entourait, me provoquait, cherchait à me taquiner. Assourdissant. Étourdissant. Je voulais qu'il parte. Que tout s'arrête. Je pouvais entendre la porcelaine qui se brisait une fois, deux fois, trois. Son bruit aigu se répétait dans mon esprit, prenait ses repères et restait. Pour tout arranger, mon souffle se faisait entendre aussi fort que celui d'un buffle. Je n'arrivais pas à la contrôler. J'essayais, j'essayais si fort parce que je savais la prochaine étape et pas une de mes terminaison nerveuse en panique ne voulait l'atteindre. Encore du bruit. Trop de bruit. Il fallait que ça s'arrête. Il fallait que le bruit s'arrête.

Silence. Une sorte de silence. Le meilleur silence que je pourrais avoir et je le savais. Alors je l'accueillais à bras grands ouverts. Ma respiration se calmait petit à petit, à mesure que mes pensées se maîtrisaient. Tentaient de en tous cas. Mais vu que mon état s'améliorait, je n'étais pas en position de me plaindre. Je n'oserais pas. Pas quand la crise de panique était si proche, rodant, me renflant afin de trouver le meilleur moment pour attaquer. Je secouais ma tête, pas aujourd'hui. Pas maintenant. Elle n'aura qu'à atteindre un petit peu. Je ne me faisais pas de souci pour elle ; elle retrouverait son chemin d'une manière ou d'une autre. En revanche, *moi*, moi j'avais quelques

problèmes qui n'allaient pas se résoudre de si tôt. Pas si je restais simplement là, mes mains creusant le cuir de ma chaise de bureau -laissant définitivement des marques -sans bouger. Il me fallait bouger.

Deux possibilités s'offraient alors à moi. Dans la première, qui devait être la plus raisonnable, je m'asseyais doucement sur la chaise, j'ouvrais mon ordi, puis internet, puis mes mails et je faisais face à la réponse que j'appréhendais le plus. La seconde était pour moi bien plus attrayante et me permettait de fuir mes problèmes. En fuyant littéralement. Un petit tour de la ville en courant jusqu'à ce que mes poumons me brûlent devait avoir l'effet escompté. Non ? En réalité, il y avait une troisième option mais un recoin de mon esprit me suppliait de ne pas la prendre. M'implorait avec une force qui aurait pu être assez. Elle ne l'étais pas. Alors, je fis la sourde oreille. Si je n'y pensais pas, elle n'existait pas, cette petite voix. Et moi, avec mes pensées, nous arrivions à la noyer. La troisième option était la bonne et me fit traîner mes pieds jusqu'à mon lit pour que le matelas s'affaisse sous mon poids. La tête enfouie dans mes draps qui sentait le linge propre, mes mains agrippant ce même bout de tissu avec force, je fermais les yeux. Et alors plus rien. Un noir apaisant. En tous cas, il l'était au début. Puis il est devenu pesant, comme tout ce que je faisais depuis que j'avais reçu la nouvelle. Et ainsi, encore une fois, je me retrouvais à me tortiller dans mon lit, en essayant de mettre de la force dans mes mouvements pour tenter de relâcher une pression inexistante.

'Il faut que je fasse quelque chose. Il faut que je dise quelque chose. Il faut que je fasse quelque chose.' Je me répétais ces trois phrases comme un mantra sans arrêt jusqu'à ce que ça fonctionna. J'utilisais la force de mes poignets pour me soulever et je me dirigeais enfin vers mon bureau. La table, la chaise et l'ordinateur n'avaient pas bougé, c'était comme si je m'attendais au contraire. D'un mouvement qui se voulait fluide mais qui n'avait réussi à ne montrer que mon stress, je tirais la chaise et m'asseyais maladroitement dessus.

L'ordinateur. L'ouvrir. Taper mon mot de passe. Tap. Tap. Tap. Ouvrir mes mails. Ouvrir le mail. Sans m'en rendre compte, mes yeux s'étaient automatiquement fermés à la peur de ce que j'allais découvrir. J'en brûlais d'envie. Cela me tracassait depuis si longtemps. Tant d'années à chercher sans relâche la moindre information, le moindre indice qui pourrait me lancer sur telle ou telle piste. Rien. Jamais rien avant aujourd'hui. Avant que je ne reçoive ce message d'une adresse qui me semblait bien trop connue. L'orphelinat. Le mien. Ils avaient des réponses, cela était sûr et je les voulais. C'est de que je pensais en tous cas mais je ne pouvais m'empêcher de douter. Après tout ce temps, était-ce réellement important pour moi ? Et si ça ne me plaisait pas, ce que j'y trouvais ? Et si c'était pire en réalité, de savoir ? Tous ces questionnements bourdonnaient dans ma tête, ne me laissant pas une once de répit.

Cependant, je me rendis compte que j'avais déjà effectué ma décision. Ma main dirigeait la souris vers le mail. Pas pour l'ouvrir, non, pour le fermer. Pour l'effacer. À jamais. Je n'avais pas besoin de savoir. J'avais bien vu l'état dans lequel cela me plongeait et je ne savais même pas encore ce qui m'attendait. Je ne voulais pas savoir, je ne voulais plus savoir. Mes parents, je les connaissaient. Ils m'avaient élevé depuis mes quatre ans. Sans remords, avec tant d'amour, avec tant de tendresse que je n'avais pas été capable de leur rendre. Pas assez. Les autres, les parents de ce mail, voilà ce qu'ils étaient, mes parents mais seulement sur ce mail. Seulement sur mon acte de naissance, seulement biologiquement, seulement par malchance j'étais devenu leur fils. Alors je n'allais pas leur demander de me revoir, je ne le voulais plus.

Un clic. Une croix. Disparu. Le mail était parti, leurs prénoms aussi. Et là, seulement là, je sentais un poids se dégager, la barre de sécurité s'élever de mon torse. Inspire. Expire. Clair, simple, heureux. Voilà comment je me sentais, heureux. Libéré. Parce qu'après tout, ce n'est pas grave de ne pas savoir d'où je viens. Je sais où je suis maintenant.